

PEÑA

« ESCALIER SIX »



MADELEINE 2002

PRESENTATION

Lors de sa création, la **Peña Escalier 6** avait pour ambition, selon ses propres mots, de contribuer à « la préservation de l'éthique de la corrida », ce qui passe par le respect du règlement taurin, du public et bien entendu du TORO. Car notre action a bien un objectif vers lequel elle essaie de tendre. Nous ne sommes pas qu'un rassemblement de perturbateurs, prêts à critiquer sans discernement tout et n'importe quoi.

Nos critiques ne sont pas là pour détruire, mais pour dénoncer des comportements inadmissibles, et pourtant de plus en plus rarement réprouvés, aujourd'hui même tacitement tolérés au mépris des règles implicites de la morale tauromachique. Ne faut-il pas aller chercher du côté du *ruedo* les véritables responsables d'un spectacle si souvent indigne des arènes de **Mont de Marsan**?

Nous savons nous faire entendre quand ce que nous voyons ne nous paraît pas acceptable. Mais nous savons également (et nous ne demandons que ça !) reconnaître et apprécier le travail que les toreros effectuent dans les règles de l'art. Le jeudi 26 juillet 2001, dans notre **Plumaçon**, nous avons eu la chance d'assister à un authentique moment de tauromachie. Efen Acosta, picador d'El Zotoluco, a exécuté devant « *Estudiante* », de Victorino Martin, un tercio de piques comme on n'en voit malheureusement plus assez. C'est pourquoi nous avons décidé de lui remettre le premier **Prix de l'Authenticité** de la **Peña Escalier 6**, afin de le féliciter pour ce moment mémorable de *lidia*.

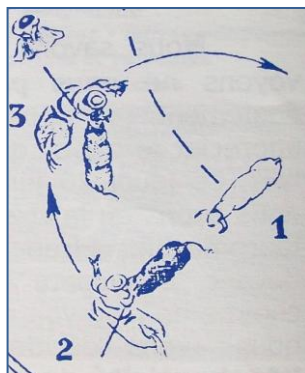
La *lidia* désigne l'indispensable conduite du combat d'un toro. Il s'agit pour le matador et sa cuadrilla de mettre en valeur l'animal et de le mener, dominé, au moment-clé de sa faena : l'estocade.

PREMIER TERCIO

À son entrée en piste, le torero observe son toro afin de détecter d'éventuels défauts physiques et d'évaluer son comportement. Les passes de cape n'ont alors pas pour but premier de permettre au matador de briller, ni d'altérer la motricité de l'animal en lui imposant des mouvements trop brusques. Il s'agit selon les cas d'apprendre au toro à charger, à suivre le leurre, de passer au révélateur les éventuelles difficultés observées sur la corne droite ou la corne gauche, et de tenter de les diminuer.

Disons tout de suite que certains toros *sosos*, qui n'offrent vraiment aucune difficulté et se livrent naïvement au jeu du matador, ne méritent pas les soins accordés aux TOROS encastés. Le travail exécuté par les toreros face à ce type de bête n'a pas la même valeur.

Le toro doit obligatoirement être piqué à l'opposé du toril afin de mettre en valeur et pouvoir juger sa bravoure. Une pique effectuée au toril est plus le reflet d'un instinct défensif qu'offensif car le toril fait partie du terrain de l'animal. Elle est néanmoins acceptable afin de châtier les bêtes *mansas*, tout comme la *carioca*, pratique consistant à enfermer l'animal qui refuse le châtement.

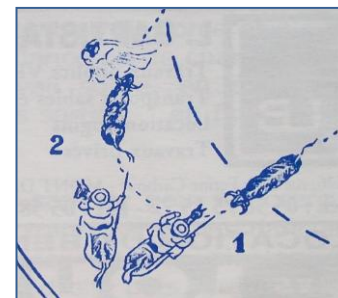


Le torero, dans un souci de mise en valeur des qualités du toro, doit, dans un premier temps, fixer son adversaire assez proche du cheval, en prenant soin de ne jamais se faire toucher la cape et en minimisant le nombre de *capotazos*. Il incombe au torero d'écourter cette première rencontre afin de permettre au toro d'exprimer sa

bravoure. En effet, celle-ci ne pourra se révéler qu'à partir de la seconde pique car il connaît désormais le châtement. Si le toro est durement corrigé dès la première rencontre, cela démontre non seulement le peu d'intérêt que porte le torero à la mise en valeur des qualités de la bête, mais également son souhait délibéré de combattre par la suite une bête largement diminuée.

Si le torero se prête au jeu de la *lidia*, il enlève donc rapidement l'animal et le replace « un peu plus loin ». Si le toro fonce sans rechigner vers le picador, une troisième pique « plus loin encore » lui permettra à nouveau de s'élaner avec *alegria* à la rencontre du cheval.

Toujours pour favoriser l'expression de l'animal, notons qu'il existe un art pour exécuter la suerte des piques : le picador doit citer le toro avec le cheval positionné quasiment de face et la pique doit être toujours portée à la base du *morillo* avant le contact. De cette manière, le picador « règle le port de tête du toro » et le prépare donc pour le moment de la mise à mort. Seul cet emplacement permet de ne pas affaiblir l'animal en lésant, parfois volontairement, sa motricité.



Si le tercio de piques est défectueux, si le picador assassine la bête afin de la rendre plus docile par la suite, le danger, essentiel pour créer l'émotion, est largement amoindri. Le torero peut déballer sans valeur son bagage technique.

Le picador exécute les ordres de son employeur. Seul le matador est responsable du massacre volontaire d'un toro, mais aussi et soyons-en reconnaissants, de certaines exécutions fabuleuses. Quelle que soit la prestation à la muleta, il faudra se souvenir de l'exécution du

premier tiers et le rappeler au torero lors de la requête d'éventuels trophées.

En France, le règlement taurin impose un minimum de 2 piques. Il appartient au président de l'exiger des toreros peu soucieux de ce genre de considération.

DEUXIÈME TERCIO

La bonne qualité de ce tercio se résume par sa rapidité d'exécution : ainsi le toro n'y laisse pas trop de force et n'a pas le temps d'acquiescer des défauts de méfiance ou de charge. Il faut donc que la cuadrilla réalise un travail sobre, en évitant les passes de cape trop nombreuses et les sorties « en faux » (sans planter les banderilles).

Ce tercio est d'une importance capitale pour le torero. Il observe le comportement du toro, la franchise ou les difficultés de ses charges. Pour cette raison, les *peones* plantent les banderilles alternativement sur la corne droite puis sur la gauche, à la différence de nombreux toreros-banderilleros plus enclins à se faire briller qu'à favoriser leur travail de muleta à venir.

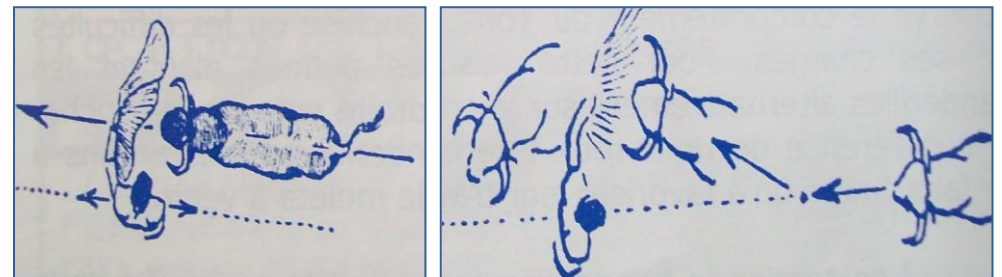
Les tercios de banderilles écourtés sont le seul reflet de la présence en piste d'animaux faibles et fades, représentant un intérêt très limité non seulement pour l'aficionado mais aussi pour le matador... qui s'en accomode fort bien.

TROISIÈME TERCIO

La *faena de muleta* est l'ultime travail du torero avant l'estocade. Son but est d'achever de dominer son adversaire pour préparer sa mise à mort.

Avant d'être artistique, la faena doit d'abord être efficace. Il n'est pas rare de voir des toreros nous servir des faenas stéréotypées, sans se soucier des adversaires auxquels ils sont opposés. Face à certaines bêtes décastées, certains insistent, souvent sans s'engager. Leur manque de respect pour le toro comme pour le public est évident. Le véritable *lidiador* interrompra rapidement les souffrances de l'animal et ne tentera pas de profiter indignement de sa faiblesse.

Pour dominer le toro et prétendre pouvoir le tuer au terme d'un combat loyal qui voit l'homme vaincre la sauvagerie animale, le torero doit s'employer à prendre le dessus sur la bête. Pour cela, son engagement et sa prise de risque doivent être avérés. En se croisant, il s'agit de contraindre l'animal, de diriger sa charge et non simplement d'accompagner ses attaques naturelles rectilignes. Le matador doit rentrer sur le terrain de la bête, se situer entre ses cornes et « aller chercher l'œil contraire ». Il ne doit en aucun cas le citer de profil, signe ô combien révélateur du manque de sincérité du torero.



Lors de l'attribution des trophées, le public devra tenir compte de l'honnêteté du torero. Le matador qui se met en danger est bien plus méritant que celui qui déballe une technique artistique irréprochable sans réellement dominer la bête.

Pour qu'une faena soit complète, le torero devra obligatoirement avoir combattu le toro sur ses 2 cornes. On attribue une valeur sans

commune mesure aux passes naturelles, exécutées le plus souvent de la main gauche. L'épée n'agrandissant pas la muleta, l'animal est censé passer plus près du corps ; l'émotion s'en ressent et la forme esthétique prend une toute autre valeur.

La prise en main de la muleta est très évocatrice de l'engagement du torero. Si celui-ci tient du bout du bâton la muleta, c'est dans l'optique de faire passer les cornes du toro le plus loin possible de son corps. L'utilisation du bout de la muleta (le *pico*) révèle de mauvaises intentions de la part des maestros.

Le but suprême de la tauromachie est l'estocade. Tout le travail effectué jusqu'alors consiste à préparer le toro pour cet instant. Etre parvenu à soumettre la bête est une nécessité. Les toreros qui concluent, notamment face à des bêtes difficiles, leurs faenas « par le haut » (passes de poitrine ...) sont difficilement compréhensibles. Tout le long de la faena, pour éviter les désagréments du moment fatidique, le torero doit tâcher de limiter la tendance de l'animal à *cabecear* (donner des coups de cornes désordonnés). Pour cela, il lui faut accorder le déplacement du leurre à la cadence du toro (*templar*), le conduire en allongeant sa charge le plus possible.

La mise à mort demande avant tout un engagement total du MATADOR DE TOROS, la lucidité représentant la deuxième qualité indispensable afin d'exécuter, en fonction du type d'adversaire, l'estocade appropriée. Ainsi, la suerte « *al recibir* » et au centre de l'arène peut récompenser un toro complet, à la fois brave et noble. Lors d'exécutions plus classiques, le torero donne en principe la sortie vers le centre si le toro s'est révélé brave ou vers les planches si celui-ci s'est avéré *manso* ; la qualité de sa charge et donc la précision du coup d'épée en dépendent.

L'emplacement de l'épée constitue bien souvent le reflet de l'engagement de l'homme et son souhait d'offrir au toro la mort qu'il

mérite. Sauf exception, les estocades basses ne peuvent occasionner l'attribution d'aucune oreille. Souvent, elles « liquident » l'animal sans lui permettre d'exprimer une nouvelle fois sa caste et sa bravoure. La succession de pinchazos, les demi-lames non concluantes et les épées trop mal placées n'autorisent pas l'utilisation du descabello, seulement destiné à abrégé les souffrances d'un animal mortellement touché. Il est très appréciable de voir des maestros exécuter cette suerte sans la présence de leurs *peones*, qui n'ont d'ailleurs à intervenir durant la faena de muleta que lorsque le matador est en véritable danger. Leurs interventions après l'exécution de l'estocade vont très souvent à l'encontre de l'éthique tauromachique.

CONCLUSION

Les toreros *lidiadors* souffrent aujourd'hui d'un manque de reconnaissance. Sauf exceptions, on ne les retrouve pas dans nos ferias ; ni pour les corridas « de vedettes », ni même pour les corridas dites difficiles. En matière de *lidia*, Stéphane Fernandez Meca est aujourd'hui une référence parmi les toreros français et espagnols. Sa présence le jeudi face aux *Victorinos* nous garantit un combat des plus authentiques. A l'opposé, on est en droit de se demander où réside l'intérêt de le présenter face aux toros de Salvador Domecq, souvent fades et où la *lidia* perd son sens et sa notion de combat.

La précocité de l'annonce des cartels de la Madeleine nous prive de la prestation des révélations et des confirmations de la San Isidro (Encabo, Valverde, El Fandi, Robleño, etc...), gage de sérieux dans la tenue de la *lidia*. DOMMAGE !